

En reprenant d'anciennes parutions de
«Chantiers Pédagogiques de l'Est».....

le haikai (ou haïku)

une voie privilégiée d'accès à la poésie pour les enfants

de Michel FORGET

un article paru en 1978

dans le numéro 49 de «Chantiers Pédagogiques de l'Est»

Des nombreuses formes que peut prendre la poésie japonaise, le haikai est, sans conteste, la plus classique et en même temps que la plus célèbre et la plus répandue. À la différence de ce que nous nommons d'ordinaire poésie en Occident, il est une activité essentiellement populaire. Pour nous le poète est toujours, peu ou prou, un homme hors du commun qui fait profession de ressentir et d'écrire des choses rares. C'est une conscience exceptionnelle et solitaire. Le haikai, au contraire est une forme d'activité ouverte à tous et qui n'est réservée ni à une élite intellectuelle ni à des spécialistes. De nos jours encore il s'écrit au Japon des milliers de haikai chaque année dont la plupart ne seront jamais publiés. Ils ont été écrits pour être partagés entre amis, pour le seul bonheur d'un instant de poésie. Des milliers seront publiés soit dans des revues de poésie, soit dans des journaux à grand tirage, soit même dans la chronique de la Bourse de Tokyo ! Chez nous la poésie est une affaire qui se passe entre un homme et son éditeur. Elle est avant tout un art d'écrire. Le haikai au contraire, ne suppose aucune habileté particulière. Ce n'est ni une technique, ni une écriture mais d'abord une certaine attitude. Et les mots ici, nous allons le voir, sont souvent plus gênants qu'utiles.

Parce qu'il est d'abord attitude poétique et non savoir ou écriture, le haikai constitue aussi une voie privilégiée d'accès vers toute forme de poésie. Pour les enfants en particulier il y a, -j'aimerais le montrer en terminant- une sorte de connivence instinctive qui fait non seulement qu'ils sont immédiatement sensibles à la qualité poétique du haikai mais encore que leurs propres productions les plus spontanées s'apparentent, à bien des égards à ce qui est visé par cette forme classique de la poésie japonaise. On peut donc penser que, malgré toute la distance culturelle qui semble les en séparer, le haikai peut devenir un outil précieux de leur sensibilisation poétique.

Qu'est-ce que le haikai ?

D'un point de vue formel, le haikai (ou haïkaï ou haïku) est un poème très court de 17 syllabes réparties en 3 vers (5 + 7 + 5). Il est issu d'une forme plus ancienne, le *tanka*, poème de 31 syllabes en 5 vers (5+7+5+7+7). Souvent un *tanka* donnait lieu à des sortes de tournois. Les trois premiers vers d'un *tanka* étant donnés, les joueurs devaient proposer les deux suivants. Quoique cette étymologie soit parfois contestée le mot haikai dériverait d'un mot plus ancien qui désignait précisément ces trois

premiers vers de départ d'un *tanka*. Peu à peu on en vint à augmenter la difficulté et le haikai, ou poème de trois vers, est devenu une réalité se suffisant à soi-même. Les premiers haikai complets en trois lignes qui nous soient conservés datent du début du XIII^e siècle.

[autre étymologie proposée : le terme haikai viendrait d'un nom désignant le caractère humoristique d'une partie de cette production.]

Les haikais peuvent être gais ou tristes, religieux ou satiriques, certains sont simplement comi-

ques ou facétieux. Cependant un haikai digne de ce nom, celui du moins qui sera unanimement considéré comme la perfection dans cet art, c'est celui qui rend compte d'un moment privilégié, d'une émotion intense et fugitive qu'il s'efforce de faire partager. En ce sens il est poésie véritable dans la mesure où il vise à communiquer une expérience éminemment subjective qu'il élève à l'universalité en offrant à chaque lecteur une possibilité de participer, à sa manière, à l'événement.

Cet effet, le haikai l'obtient non seulement par la suggestion d'une atmosphère mais encore en proposant une image qui servira au lecteur de point de départ pour tout un enchaînement de pensées, de visions et d'émotions. Étant donné l'extrême concision du haikai, il n'est pas question de donner cette image en détail ; seuls les contours, les traits les plus importants seront esquissés, à charge pour le lecteur de remplir à partir de sa propre sensibilité les marges ainsi libérées pour ses rêves. À cet égard le haikai est en étroite parenté avec la peinture à l'encre, traditionnelle au Japon, qui est, elle aussi, un art de l'esquisse et de l'allusion.

Tout le monde connaît le haikai de Matsuo Bashô, un poète japonais du XVII^e siècle, le maître incontesté du genre :

*Un vieil étang
La grenouille y saute
Oh ! le bruit de l'eau*

Au premier abord, rien de plus banal que cette évocation ; et il en est ainsi de la plupart des haikai : rien n'y accroche le regard pressé. C'est pourquoi quelques mots d'explications sont nécessaires même si, comme je le montrerai plus loin, cette pratique du commentaire, typiquement occidentale (et scolaire) est la plus contraire à l'esprit du haikai. Voici donc, à titre d'exemple (et la méthode est transposable pour n'importe quel autre haikai) ce que donne à entendre, dans son apparente banalité, le poème de Bashô :

Les deux premières lignes proposent l'image et l'événement. L'image est empruntée à la vie la plus quotidienne : un étang rencontré en chemin. L'événement : le plongeon d'une grenouille. Ceci, c'est pour ainsi dire le décor planté, la chiquenaude indispensable au départ de la rêverie. Mais il y a bien d'autres choses encore. L'image de l'étang porte en elle celle de l'horizontalité ; le saut de la grenouille, celle de la verticalité. Toute l'image est silencieusement tendue par ce premier contraste. Mais il en est un autre, car cet étang est un vieil étang, complice des années, du temps. Le saut de la grenouille au contraire désigne l'instant, la fugitivité, le ponctuel, guère plus qu'une ride à la surface de l'eau. En deux lignes le haikai maintient ouvert ce contraste entre l'invariance et la fluidité des choses qui dessine le climat dominant de la poésie japonaise (et, peut-être l'arrière fond, plus ou moins

sensible, de toute poésie). C'est maintenant qu'intervient le dernier vers («*oh ! le bruit de l'eau*») qui introduit un troisième contraste : il désigne en effet le silence par la rupture du silence, par cette infime et précaire perturbation qui vient briser l'épais mutisme de la nature. La tension entre l'horizontalité et la verticalité s'adressait à la vue, le contraste entre la permanence et l'écoulement des choses parlait au cœur, l'événement lui-même, ce contraste entre le silence et la rupture du silence est reconnu par l'oreille. Quant au petit mot «*oh !*», il est essentiel. Il figure dans de nombreux haikai et même lorsqu'il n'est pas explicitement mentionné c'est le haikai lui-même qui l'implique. Car un haikai procède d'abord d'un étonnement, de ce furtif moment de surprise qui nous prend devant l'inouï ou l'imprévu.

On pourrait continuer ce commentaire. Il faut l'arrêter au contraire car le commentaire est une forme typiquement occidentale de discours et qui va à l'encontre de la sensibilité japonaise qui s'exprime par le haikai. Commenter le haikai c'est le détruire. Non que ce que dit le commentaire soit faux. Tout ce qu'il dit peut bien être vrai, son défaut est seulement de le dire alors que tout l'art du haikai est non de dire mais de laisser entendre, de proposer, de donner à voir avec une grande incertitude dans les détails pour que chacun soit libre de nourrir l'image de ses propres souvenirs, de son expérience ou de ses désirs.

De plus, le propos du commentaire est d'être nécessairement linéaire. Il déploie l'un après l'autre dans le temps, et selon l'ordre du discours les éléments qu'il souligne, alors que la saisie du haikai doit se faire d'un coup, musicalement pour ainsi dire, comme on laisse résonner en soi les harmoniques d'un accord, la rêverie poursuivant à l'infini le jeu des ressemblances et des contrastes qui lui sont offerts et qu'elle n'épuise pas. Au fond, le haikai est un art de dire beaucoup en très peu de mots. Il ne vit ni de symboles pesants ni de démonstrations. Le sens n'y est pas donné : il le traverse comme «*une griffure de lumière*» (Roland barthes). Le haikai, auraient dit les Védas, c'est l'art «*de ne pas mettre de mots entre nous et la vérité*».

Naturellement, au cours des siècles, sous l'effet de la tradition, le genre s'est peu à peu codifié, des règles sont apparues. C'est ainsi que les premiers auteurs de haikai ont établi le principe du *rensô* ou association des idées. Le problème consistait pour eux à concilier l'extrême particularité de l'image qui servait de point de départ au poème avec l'universalité humaine. Autrement dit la question était de savoir comment parler un langage qui puisse à la fois rendre compte d'une expérience éminemment subjective tout en restant accessible à chacun. C'est ainsi qu'on en arriva à la conclusion que s'il est une expérience commune à tous les hommes et

qui peut servir de trait d'union à la diversité de leurs destins c'est bien celle du temps qui change au rythme des saisons. C'est ainsi que l'habitude s'est prise très tôt d'introduire dans presque tous les haikai un *kigo* (littéralement : mot-saison) ou une allusion quelconque (neige, fleur de cerisier pour le printemps, ...) qui situe l'image, la date et fournit une toile de fond pour l'évocation proposée.

Un autre procédé est celui de la condensation qui consiste à omettre volontairement certains mots qu'une syntaxe correcte exige afin que l'idée acquière plus de force par la concision du propos.

Bashô lui-même introduisit un principe essentiel qui est celui de la *comparaison interne* selon lequel les différences et les oppositions ont autant d'importance que les ressemblances ou les rapprochements. En écrivant :

*Sur une branche morte
Un corbeau s'est posé
Soir d'automne*

il fait une double comparaison interne. Il y a en effet ressemblance qui peut s'exprimer ainsi : sur un paysage flétri descend une nuit d'automne comme un corbeau qui viendrait se poser sur la branche morte d'un arbre. Mais il y a aussi, et en même que cette ressemblance, différence et contraste entre l'immensité diffuse de la nuit et le corps minuscule du corbeau. Ainsi s'instaure un va-et-vient subtil entre le même et l'autre qui est paraît-il immédiatement sensible à un esprit japonais mais qui est certainement moins directement évident pour un occidental.

Enfin, il ne faut pas oublier que le haikai est né et s'est développé dans un contexte religieux : celui du bouddhisme zen. De nombreuses écoles de haikai ont été fondées par des moines bouddhistes ou des hommes fortement marqués par leur influence. Certains haikai ne deviennent pleinement intelligibles que s'ils sont replacés dans cette lumière. Arakida Moritaka écrivit un jour :

*Tombée de la branche
Une fleur y est retournée
C'était un papillon*

cette image fugitive ne reçoit évidemment tout son sens que si l'on se souvient d'un verset des textes sacrés qui dit : « *Une fleur tombée, peut-elle retourner à la branche d'où elle vient ?* »

D'une façon générale l'esprit zen est à bien des égards parent de celui des haikai. Ils ont en commun une grande attention portée à toutes les manifestations les plus élémentaires de la vie. Le désir de vivre et de goûter la plénitude de chaque instant, une attention portée aux toutes petites choses, le sentiment aussi que rien dans le monde, ni choses ni êtres, n'est isolé, qu'un immense réseau

de sympathies relie entre elles les diverses manifestations de la vie, tout ceci appartient ensemble au zen et au haikai, tout comme cette méfiance qu'ils ont en commun à l'égard du langage et des mots.

On comprend ainsi que la nature très particulière de cette poésie entraîne un certain nombre de conséquences :

1°/ Moins qu'un savoir écrire, on l'a vu, elle est un savoir gommer. Loin d'en appeler au langage pour mieux cerner l'image, elle creuse entre les mots. Plutôt que de décrire, elle évoque. Elle s'écrit par soustraction plutôt que par addition. Son secret c'est l'allusion, non la description. Sa richesse, c'est sa pauvreté.

2°/ Un tel langage implique donc tout un art de lire de la part de celui qui reçoit le poème. Un haikai doit être lu et relu. La méditation et même le ressassement lui sont essentiels comme ils le sont à la méditation de l'exercitant bouddhiste. En outre, si le commentaire le tue, la lecture l'enrichit. Cette poésie est donc communication authentique entre l'auteur et le lecteur. Le premier livre au second une esquisse complète et pourtant inachevée qui s'augmente sans cesse du travail de ceux qui patiemment, la déchiffrent et laissent résonner en eux ses harmoniques. À cet égard le haikai japonais nous paraît étrangement proche et moderne. N'est-ce pas Paul Eluard qui disait : « *Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence.* » ?

3°/ Si d'entrer dans l'univers poétique ouvert par le haikai ne suppose aucune technique ou spécialisation préalables, cela requiert du moins du lecteur qu'il développe en lui certaines attitudes qui relèvent de la dimension poétique proprement dite dans ce qu'elle a d'universel. Car plus personne ne croit aujourd'hui que la poésie consiste à écrire des vers comme M. Jourdain ou M. le Sous-Préfet. En revanche il est nécessaire, pour entrer en poésie, d'être capable d'accueillir les images. Or ceci n'est pas simple et suppose qu'on ait gardé ou restauré en soi le pouvoir de s'étonner et de se réjouir des choses les plus simples. Le haikai, dans sa concision nous aide à opérer, à l'égard du cours ordinaire des choses, cette suspension des habitudes sans laquelle il n'y a jamais ni poésie ni invention.

Et les enfants ?

Je voudrais montrer, en terminant, pour quelles raisons le haikai constitue, à mon avis, une voie privilégiée d'accès à la poésie pour les enfants.

a/ Les enfants font naturellement beaucoup de choses que nous avons oubliées depuis longtemps. En

particulier, ils savent s'étonner. Les maîtres de haikai formaient de véritables écoles où ils apprenaient à leurs disciples l'art de s'étonner. Les enfants n'ont besoin d'aucune école pour le faire. En ceci ils sont nos maîtres.

b/ Entre le haikai et la poésie spontanée des enfants il existe un autre point de rencontre : le rapport au langage. Le poète japonais, parce qu'il croit à la vertu de la parole, se méfie des mots. L'excès tue le sens. Le rapport de l'enfant au langage -je parle ici des plus jeunes- est lui aussi problématique, quoique pour d'autres raisons. L'enfant ne domine pas sa langue ; à bien des égards elle lui échappe encore. Son écriture est avare de mots, non par méfiance mais par défaut de provision. Le poète japonais élimine autant qu'il le peut afin de sauvegarder l'essentiel de l'image sans en contraindre le sens. L'enfant vise l'essentiel car il n'est pas assez riche de mots pour le dissoudre dans les méandres du détail. Lorsque Matsunaga Teikoku écrit :

*Quand elle fond
La glace avec l'eau
Se raccommode*

et lorsque je lis dans un journal scolaire du cours préparatoire le texte d'Arnaud :

*Quand je chante
ma voix
se promène*

je ne dis pas qu'Arnaud a écrit un haikai mais que Matsunaga et Arnaud participent d'une expérience de même qualité où tout à la fois leur sensibilité et leur langage sont impliqués et qui n'a d'autre nom que poétique. Et le nombre de vers ou de syllabes n'a plus rien à faire ici ; il ne s'agit que de cette disposition intérieure pour laquelle je ne trouve pas de meilleure définition que de dire qu'elle est une certaine disposition à s'étonner des choses les plus simples et à tisser entre elles des relations imprévues. C'est ce que nous fait encore partager Cécile (CE1) lorsqu'elle écrit :

*Trois nuages
dans le paysage
Trois visages
dans un nuage*

ou Romain (CE1)

*La neige c'est des fleurs
qui tombent du ciel et qui se cassent
tout doucement*

Qu'on me comprenne bien. Je ne veux pas dire par ces comparaisons que le haikai est une forme de poésie infantile ni que la poésie spontanée des enfants est d'emblée, japonisante. Il suffit d'étudier des poèmes d'enfants pour se rendre compte qu'il y a plusieurs types de textes poétiques en-

fantins qui ne se laissent pas tous ramener à ces visions fugitives parentes du haikai. L'enfant écrit souvent pour d'autres raisons : pour faire des jeux de mots, pour déjouer la logique, pour se mesurer avec l'absurde, pour se libérer d'un problème passager ou durable. Je dis simplement que le haikai japonais, dans sa concision, par son caractère allusif et pourtant précis, sa charge émotive et nostalgique et cet espèce d'étonnement dont il procède et auquel il invite, s'accorde parfaitement aussi bien avec la sensibilité des jeunes enfants qu'avec leur niveau rudimentaire de maîtrise du langage. Il constitue un bon moyen de sensibilisation à la poésie. Il se prête en outre à un travail collectif : rien n'empêche en effet de procéder de temps à autre et dans la plus pure tradition japonaise à des tournois de haikai. Il suffit, une fois que les enfants ont compris le principe de ces petits poèmes en trois lignes, de proposer la première ligne d'un haikai puis d'en rechercher collectivement les suites possibles. Une telle création collective d'un texte poétique ne peut être attentatoire que pour nos habitudes de pensée profondément contaminée par la vision du poète solitaire et romantique en proie à l'inspiration qui le ronge. Il en va tout autrement pour la poésie japonaise et historiquement, nous l'avons vu, c'est bien de cette manière collective et anonyme qu'ont été créés de nombreux chefs-d'oeuvre qui sont parvenus jusqu'à nous. Il paraît même que le tournoi de haikai est encore en usage dans certains milieux du Japon d'aujourd'hui. Entendons-nous bien cependant : il ne s'agit pas principalement d'inviter les enfants à «faire des haikai» en imitant des règles et une technique surprenantes. L'intérêt est ici simplement de leur permettre une entrée dans la poésie relativement facile (car accordée à leur sensibilité aussi bien qu'à leurs moyens d'expression) et néanmoins profondément authentique.

Car je ne crois pas qu'il y ait des degrés dans la qualité poétique. La poésie c'est d'abord, non une technique, mais une attitude qui tient en suspens aussi bien les habitudes de pensée que le tumulte intérieur du langage. L'étonnement qui, selon Platon, est le point de départ de la philosophie est aussi celui de la poésie. Parce qu'elle est faite, avant toute chose, non d'un art d'écrire mais d'une certaine capacité d'attention -qui augmente avec l'exercice- à la diversité et à la richesse du réel, la poésie est partout pour peu qu'on sache voir. Elle peut être tout entière dans le plus long poème comme dans un seul vers ; elle se dit dans un texte d'enfant comme dans un haikai. Nous aurions tort de négliger ces formes simples qui sont des voies privilégiées d'accès au royaume de la poésie qui, dans tous les temps et dans tous les pays, est aussi celui de la liberté. C'est du moins ce dont témoigne cette étonnante rencontre sur laquelle je voudrais terminer, entre un poète français parmi les plus contemporains et un maître japonais parmi les plus classi-

ques :

*Comme il est admirable
Celui qui ne dit pas :
«La vie est éphémère»
En voyant un éclair.*

écrivait au XVIIe siècle le grand poète Matsuo Bashô auquel René Char répond aujourd'hui en écho :

*Si nous habitons un éclair,
il est le coeur de l'éternel.*

Michel FORGET

Quelques titres pour aller plus loin :

deux anthologies :

- G. RENONDEAU, «*Anthologie de la poésie japonaise classique*», Édit. Gallimard

- J. ROUBAUD, «*Mono no aware, le sentiment des choses*», Édit. Gallimard (Cet ouvrage ne contient pas de haikai mais surtout des *tanka*, poèmes de cinq lignes, la forme dont est issu le haikai.)

une étude :

- Roland BARTHES, «*L'empire des signes*», Édit. Skira qui comporte quelques pages consacrées au haikai (pp. 96 à 114) et quelques textes

(Références données lors de la première parution de cet article, en 1978. **Qui peut nous adresser des références actualisées ?**)

Quelques textes d'enfants...

C'est la nuit
La ville
Est pleine d'étoiles.

(Isabelle)

La musique est tellement belle
Je suis heureuse
De toi.

(Nathalie)

Quand je dors
Mes draps
S'envolent.

(Jacky)

Joli
De jolies fleurs
Dans la maison.

(Nathalie)

L'eau passe
Et nous laisse
Ses galets.

(Richard)

L'arbre est
Comme les autres
Mais pas le même.

(Jean-Louis)

Galets
Cadeaux
De l'eau.

(la classe, à la suite du
texte de Richard)